

Jan Fournel. — Lou Mount dau Lum, legenda de la Matria. *Mount-Peliè*, « Les éditions languedociennes », 1914, 200 p. in-8°, texte montpelliérain et traduction française.

Ce n'est pas un livre d'histoire, dit l'auteur; c'est tout simplement la légende de la Matria (1) racontée en douze récits de gloire, épisodes particulièrement impressionnants de la vie de Montpellier depuis sa fondation jusqu'en 1789.

Ils respirent un *matriotisme*, puisqu'il faut ainsi dire, vraiment touchant.

Ils dénotent une certaine inexpérience dans l'art, d'ailleurs difficile, de faire parler les personnages avec les idées et les formules de leur temps et de leur condition : *Mount-Peliè sara lou fougau de l'autounoumia e de l'indpendença*, lit-on p. 12 dans une profétie adressée à un seigneur du moyen âge; *nautres fasèn pas que capounà*, déplore Benoît d'Aniane p. 20; *D'arrenjaments de poulitica anti boutat Anfos dins la necessitat de pachà pèr matrimòni emb'un soubeiran vesi?* demande Guilhem VIII p. 28, et le même s'excuse p. 36 de ne pouvoir offrir à une princesse d'Orient *las magnificenças que l'engèni uman n'a encluchat Bizànci; ben inutila èra aquela jornalitat*, prononce p. 44 une dame d'honneur de Marie de Montpellier; etc... etc....

La langue est généralement correcte, mais elle manque presque partout de relief et de saveur. Quand l'auteur cherche à lui donner ces qualités, c'est le plus souvent en employant des vocables triviaux comme le *biblot* de la p. 24, fâcheuse adaptation du fr. *bibelot*. Par contre, on remarque dans tout le cours de l'ouvrage un souci de purisme que, pour ma part, je trouve louable. Mais toutes ses manifestations ne sont pas également eueuses. Si je parle en provençal de *Fontainebleau* et de *Châteaubriand*, je n'aurai certes pas l'idée de les appeler *Fontanablèu* et *Castelbriand* (p. 136, 184), et cela d'autant plus que *fontana* (il faudrait d'ailleurs *foun-*) n'est pas un mot du cru. Inversement, l'archevêque d'Arles *Miquèu de Moriez* (p. 70) devrait, me semble-t-il, être *de Mouris*. *Juliofrech* (p. 16) désignant un abbé du moyen âge *Juliofroid* (?) me paraît un bel exemple d'étimologie populaire. *Anais* (p. 43 et suiv.) n'a rien à voir avec *Azalais*, dont le correspondant fr. est *Adélaïde*. L'évêque grec *Gregoros* (p. 26 et suiv.) n'a-t-il pas mal à propos perdu un *i* entre *r* et *o*? Au contraire, *Gènas*, *Lucas* (p. 100, 108) ont un *-s* indû, cf. *it. Genova, Lucca*. Au lieu de *Esculapa* d'après le fr. (p. 132) je dirais *Esculàpi* d'après le

(1) Mot lancé dans la circulation par feu L. de Berluc-Pérussis, pour remplacer *petite patrie* qui avait le don d'agacer Mistral (v. notamment le 4^e couplet de la chanson du *Cinquantenàri d'ou Felibrige*, dans *Lis Oulivado*, p. 94).

lat. et le gr., de même que je préférerais *Gregòri* à *Gregorios*, et surtout à *Gregoros*. *En d'Orlhac* (p. 46), *En de Verda-Fiolha* (p. 48 et suiv.), *En de la Glèisa* (p. 60 et suiv.) : *En* s'emploie devant un prénom, à la rigueur devant un nom de famille proprement dit, mais non devant *de* suivi d'un nom de terre. *Prumiè* *avesque* « premier évêque » (p. 134) : ou je me trompe fort, ou il faut *prumièr a.*, avec *-r* sonnante dans ce groupe étroitement lié.

Je prie mon estimé confrère en Felibrige de voir dans ces observations non un trait de malignité, mais une intention de bon conseil en vue de la suite au *Mout dau Lum* annoncée p. 190. Il fera bien aussi de veiller avec plus de soin à la correction des épreuves : quand on voit par ex. p. 142 la médecine au temps de Rabelais appelée *l'art de sannà* et qu'on se borne à lire le texte montpelliérain, on peut se demander s'il s'agit de l'art de guérir (*sânâre* > *sannà*), ou simplement de l'art de saigner (*sangu(i)nâre* > *sannà*).

Jules RONJAT.

Almanacs en langue d'oc, 1915 et 1916.

Nous avons reçu l'*Armanac dera Mountanho* pour 1915, publication de l'association félibréenne *Escolo deras Pireneos* (Banhères-de-Luchoun, emprimariò e librariò Sarthe), 16 p., l'*Ormonas rouergas* pour 1915-1916, publié sous la direction de notre confrère M. L. Constans (Milhau, emprimariò P. Guibèr), 55 p., et l'*Armanac prouvençau* pour 1916 (Avignoun, encò de J. Roumanille), 102 p. Le premier parle de la guerre presque à chaque page ; il contient un article de M. Dufor en français, et tout le reste (B. Sarrièu, Dambielle, F. Marsan et autres auteurs) est en gascon (indication de parler à la fin de chaque article). Dans le second il y a une brève chronique en français, par M. Constans, où la guerre et ses conséquences tiennent la plus grande place, puis un poème de M. F. Fabié sur la paysanne gardienne du sol natal, avec traduction rouergate par M. Constans, un sonnet biterrois de M. E. Barthe, un récit de Mlle Priolo, en limousin avec *-a* pour *-o* notant les finales de noms féminins, et des pièces de vers et de prose rouergate sur des sujets locaux par MM. Benazet, Pineau, Vaylet et autres. Dans le troisième, entièrement rédigé en provençal, les préoccupations actuelles alternent avec les thèmes habituels de la littérature félibréenne. J'ai remarqué deux poèmes vigoureux de J. d'Arbaud et surtout deux fragments mistraliens inédits (p. 14 et 100), brèves épigrammes, au sens grec du mot, d'une beauté de pensée et d'une finesse de forme à mon sens merveilleuses.

J. R.

J. Melander. — Etude sur *magis* et les expressions adversatives dans les langues romanes. *Upsal, impr. Almqvist et Wiksell*, 1916, VII-168 p. in-8° (thèse d'Upsal).

Dans ce volume M. M. ne s'occupe que du français, réservant pour plus tard les autres langues romanes (p. V). Le travail est